

CHAPITRE TREIZIÈME

LE CORPS EN CAGE.

De quelque côté qu'on se tourne, il n'y a que des murs. Image de la vie. Anicet ne se sentait pas très gêné de sa nouvelle condition. S'il n'y avait pas eu ces promenades dans les couloirs, les confrontations, le juge d'instruction si fatigant parfois, tout un ensemble idiot, Anicet se fut trouvé bien dans sa prison. D'un seul coup, les soucis s'étaient évanouis : la tête libre, sinon le corps, le jeune homme pouvait regarder le temps fuir très lentement contre les parois. Il se réjouissait de cette lenteur même : si le temps est long, ma vie s'allonge. De moi à la mort il se fait une place considérable pour mille riens plus précieux que l'air libre : je m'étudie vieillir, je me laisse aller comme le rameur s'allonge dans sa barque et descend au fil de l'eau, la main droite traînant et freinant dans les herbes. Chaque fois qu'il m'arrive d'être physiquement plus seul que de coutume, je m'étonne, je me découvre. Je ne m'étais jamais vu qu'à l'occasion d'une femme, d'un cocher ou d'une maison. Je me compare à ces images particulières. Comme je leur suis supérieur ! Les satisfactions de l'orgueil m'incitent à me repasser par cœur : je tends toujours à me recommencer, mais si je m'en aperçois je tends immédiatement à revenir sur mes pas. C'est encore parcourir un chemin déjà connu. Cette deuxième erreur n'est pas si sensible qu'elle m'avertisse d'en éviter une troisième. Je fais alors à droite ou à gauche, et, le mouvement exécuté, je m'aperçois qu'une permutation circulaire m'en a imposé pour quelque figure nouvelle. Cela pourrait durer longtemps si je ne possédais un esprit suffisamment généralisateur.